

Race et contre-cultures aux États-Unis

Entretien avec Jeff Chang

Par Andrew Diamond

Selon le journaliste et critique Jeff Chang, une part du pouvoir d'attraction de Donald Trump tient à l'héritage de la « guerre des cultures » qui a fait rage dans les années 1990, opposant les tenants du multiculturalisme et ceux du post-racialisme. Reste à voir si les mouvements pour la justice qui sont nés sur le terrain pourront s'unir pour résister à la politique du nouveau président.

Jeff Chang est le directeur exécutif de l'*Institute for Diversity in the Arts* de l'université de Stanford. Parmi ses nombreuses publications qui s'intéressent à la culture, la politique, les arts et la musique, on retrouve *Can't Stop Won't Stop: A History of the Hip-Hop Generation*, *Total Chaos: The Art and Aesthetics of Hip Hop* (Picador, 2005), *Who We Be: The Colorization of America* (St Martin's Press, 2014). Son dernier ouvrage, *We Gon' be Alright: Notes on Race, Culture, and Resegregation* (Picador) est paru en septembre 2016. Il travaille actuellement à une biographie de Bruce Lee. Jeff Chang a co-fondé CultureStr/ke et Color Lines. Il est chercheur en littérature dans le programme de recherche de la *USA Ford Foundation* et lauréat de l'*Asian American Literary Award* (prix littéraire décerné à des Américains d'origine asiatique). Jeff Chang participera à « City/Cité : France- États-Unis, quelle démocratie pour la ville d'aujourd'hui ? ». Andrew Diamond est le commissaire scientifique de cette manifestation culturelle.

La Vie des Idées : Votre premier ouvrage, *Can't Stop Won't Stop : Une histoire de la génération hip-hop*, publié en France chez Allia en 2006 et lauréat de l'American Book Award, est largement considéré comme une contribution essentielle à l'histoire du hip-hop. Un des aspects les plus importants de l'ouvrage est votre intérêt particulier pour l'étude des générations, et notamment votre capacité à identifier ce que Karl Mannheim a autrefois appelé la « localisation générationnelle » de la génération Y ayant grandi dans les métropoles américaines des années 1980 et 1990. Votre récit s'achève en 2001, à un moment de rupture dans l'histoire politique américaine. D'une certaine manière, est-ce alors la fin de la « génération hip-hop » ? Le hip-hop joue-t-il encore un rôle important auprès de la jeune génération qui a grandi au XXI^e siècle ?

Jeff Chang : Lorsque j'ai commencé à écrire mon livre au tournant du millénaire, je dois admettre avoir essayé de jouer sur les deux tableaux, d'un côté en l'intitulant « histoire de la génération hip-hop », et de l'autre, en faisant commencer le livre avec la phrase : « Les générations sont des fictions. » J'étais sceptique (et assez remonté dans ma jeunesse) quant à la typologie inventée par William Strauss et Neil Howe, deux historiens reconvertis en conseillers en affaires, pour catégoriser les générations américaines¹. C'était tous les deux des baby-boomers et ils ont créé une sorte d'horoscope des générations, attribuant un certain type de caractéristiques à chaque cohorte de 1584 jusqu'à une époque avancée du XXI^e siècle, incluant des générations n'ayant pas encore vu le jour, et proposant une lecture généralisante de la trajectoire prédestinée de chacune. (Ils qualifiaient leur génération de « prophétique » tandis que la mienne, la soi-disant « génération X », était « nomade ». Vous imaginez bien pourquoi j'aurais pu être froissé.)

À présent, quand je fais cours sur ce livre à des étudiants qui ont l'âge de mes fils, je suis très conscient de la différence d'âge qui nous sépare. Avec le recul, mis à part certains détails autobiographiques (j'ai perdu mon emploi en 2001, puis vendu l'idée du livre ; et mon deuxième fils est né à peu près à la même période), c'est vrai que le livre est devenu une sorte de *Bildungsroman* pour ceux d'entre nous nés soit vers la fin, soit après les années 1960, l'apogée du mouvement pour les droits civiques et les révoltes anticoloniales qui ont éclaté à travers le monde. Nous avons grandi à une époque qui fut marquée par des conflits culturels créés par des générations plus âgées que nous, qui avaient peur des flux de migration et des changements démographiques, et par une vague de revanchisme politique qui s'est organisée autour d'arguments raciaux et d'arguments générationnels.

Une bonne partie de cette histoire se perdait alors même que j'écrivais au début des années 2000. À cet égard, le hip-hop demeure extrêmement pertinent pour mes élèves et pour mes enfants. Pendant des années, les baby boomers ont colporté des mythes contradictoires (le mythe des Soixante glorieuses contre celui des Soixante décadentes, le mythe de l'avènement

¹ William Strauss et Neil Howe, *Generations: The History of America's Future, 1584 to 2069* (Strauss and Howe, 1991), *The Fourth Turning: An American Prophecy* (Three Rivers Press, 1997), and *Millennials Rising: The Next Great Generation* (Vintage, 2000).

mondial d'une grande transformation arc-en-ciel contre celui selon lequel les nations auraient basculé dans un barbarisme obscur). Par opposition, le hip-hop a offert plusieurs récits personnalisés de ce que tenter de survivre à de telles visions manichéennes du monde implique.

Le hip-hop propose par exemple un contre-récit de l'histoire triomphale des baby boomers, de cette jeunesse des classes moyennes qui nourrissait le rêve d'une nouvelle société et qui lui a donné vie de façon bruyante en investissant la rue, de Paris à Chicago. Les quartiers, comme le Bronx, qui ont donné naissance au hip-hop, avaient été désertés par le gouvernement et les acteurs industriels, et regorgeaient de rues vides, dévastées par des incendies criminels, laissées à l'abandon. On pensait à l'époque que ces endroits étaient bien les derniers où l'on pouvait écrire l'Histoire. Mais les arts hip-hop — des soirées de quartier où sont apparus les DJ, le rap, des nouvelles formes de danse urbaine aux artistes qui recouvraient les trains de banlieue et les murs de la ville de leurs graffs— disaient avec force « Nous sommes toujours là ». Dans sa complexité revendiquant un certain esthétisme et un désir de vérité, le hip-hop refuse à la fois l'image libérale « post- raciale » rassurante de la diversité et le discours conservateur apocalyptique du multiculturalisme comme preuve du déclin de la civilisation occidentale. Mes élèves ont l'impression de se rapprocher de la trame réelle de l'histoire lorsqu'ils parlent de hip-hop, d'y apercevoir un avertissement, et un sens du possible.

La Vie des Idées : Dans la dernière partie de *Can't Stop, Won't Stop*, vous réfléchissez aux conséquences mondiales du hip-hop. Dans son dernier livre, *Rebel Music: Race, Empire, and the New Muslim Youth Culture (Musique rebelle : race, empire, et la nouvelle culture des jeunes musulmans)*, Hisham Aidi montre que beaucoup de musulmans en France et ailleurs continuent de s'identifier à l'expérience afro-américaine à travers le hip-hop. Quelle est votre opinion de la scène hip-hop française au XXI^e siècle ? Diriez-vous que l'on peut parler d'une génération hip-hop en France ?

Jeff Chang : Je ne peux m'exprimer qu'en tant qu'Américain d'origine asiatique ayant une certaine affinité avec les artistes hip-hop français dont l'identité est minoritaire ou dissidente. Les États-Unis aiment se vanter d'être un modèle de l'avenir racial pour les banlieues et les villes cosmopolites d'Europe, comme si nous avions perfectionné l'image de la diversité. Mais les Américains ont aussi tendance à insinuer que ce qui s'est passé à Paris en 2005 était simplement la version française de ce qui nous est arrivé à Los Angeles en 1992. Je pense qu'il est tout aussi plausible que Ferguson en 2014 soit la version américaine de Paris en 2005. Je veux donc essayer d'être précis et d'éviter de dramatiser en établissant des comparaisons.

Un point de comparaison pourrait être la propre « guerre des cultures » française. Après les émeutes de Los Angeles de 1992, les hommes politiques américains de droite comme de gauche réussirent à faire pression sur les maisons de disque afin qu'elles mettent un terme aux contrats de centaines de rappers jugés trop controversés, en particulier pour leurs opinions politiques sur le maintien de l'ordre et l'échec du gouvernement. La condamnation

sévère de Bill Clinton des propos — déformés — de la rappeuse Sister Souljah, proche du groupe Public Enemy, sur les émeutes de Los Angeles est considérée aujourd'hui comme un moment décisif qui eut un fort impact sur la mobilisation des circonscriptions blanches dans le soutien du candidat démocrate lors de l'élection présidentielle. Depuis au moins 1995, les rappeurs français sont entraînés en justice par des hommes politiques qui souhaitent les censurer. Ces réactions se sont multipliées après les émeutes de 2005 à Clichy-Sous-Bois lorsque des centaines d'hommes politiques se sont rassemblés pour censurer sept groupes de rap qu'ils accusaient d'incitation à la rébellion et « d'incitation au racisme ».

En France, le hip-hop a désormais formé le sentiment identitaire d'au moins deux générations d'immigrants. Il a joué un rôle clé dans la circulation et la concrétisation de leurs idées sur leur identité et de leur raison d'être. Il serait donc faux pour un Américain de dire que les hommages à Malcolm X, par exemple, dans les chansons et les textes de hip-hop français, ont pour but d'évoquer une quelconque nostalgie de « l'âge d'or » de la fin des années 1980 et des artistes comme Public Enemy ou Boogie Down Productions. Ces références se rattachent à la construction d'identités radicales de pouvoir, d'expression, et d'appartenance des Français d'origine africaine, nord-africaine, ou asiatique dans un contexte de surveillance étatique et de violence en temps réel.

Ce dernier point me semble représenter le problème majeur qui touche les jeunes artistes hip-hop français. Que se passe-t-il lorsque l'État et l'industrie s'affairent à les homogénéiser ou à les réduire au silence ? Quelles sont les structures et moyens mis en place permettant aux artistes de toucher leurs publics ? J'ai espoir qu'ils continuent de construire des infrastructures qui protègent leur liberté d'expression contre la censure. Ce genre de dynamique pourrait avoir un profond impact sur leurs communautés, le pays, la diaspora à travers le monde, et tous ceux d'entre nous qui souhaitons construire un monde meilleur.

La Vie des Idées : Les historiens du politique et du culturel aux États-Unis n'ont commencé que récemment à s'intéresser aux années 1990, une décennie qui fut témoin d'un affrontement particulièrement intense entre d'une part, les idées et le langage du multiculturalisme et de la sensibilité culturelle, et d'autre part, ceux de la neutralité raciale (*colorblindness*) et du post-racialisme. Vos deux ouvrages, *Can't Stop, Won't Stop* et *Who We Be: A Cultural History of Race in Post-Civil Rights America* (*Who We Be: Une histoire culturelle de la race dans l'Amérique de l'après mouvement des droits civiques*), convergent vers ce moment transformateur. Dans quelle mesure ce moment de l'histoire est-il important pour comprendre l'ascension fulgurante de Donald Trump ?

Jeff Chang : Je pense que ce moment particulier est essentiel pour comprendre le succès de Donald Trump. Du milieu des années 1980 aux années 1990 et jusqu'à l'avènement du nouveau millénaire, les États-Unis étaient profondément engagés dans une ère de conflits culturels durant laquelle la droite avait pour habitude de faire appel à la peur des blancs à l'égard des personnes de couleur pour conserver le pouvoir. Ce genre de politique aux relents racistes a conduit à une nouvelle politique d'endiguement qui a, à son tour, guidé des

transformations en matière de politique fiscale et de politique d'immigration, a étendu la portée et la militarisation de la police et gonflé le complexe carcéro-industriel à un niveau historique mondial.

Ainsi, même si les médias américains ont maintenu que l'élection avait tout à voir avec l'économie, les faits montrent que l'attrait de Trump réside dans la même politique des conflits culturels. [Hillary Clinton] a recueilli la majorité des voix de ceux qui avaient désigné l'économie comme leur préoccupation principale, ainsi que la majorité des voix des électeurs gagnant moins de 50 000 dollars. Trump a remporté les voix de l'immense majorité des électeurs qui avaient désigné le terrorisme et l'immigration comme leurs préoccupations principales, ainsi que celles de la majorité relative des électeurs des classes aisées.

La Vie des Idées: Depuis toujours, un des plus grands défis à surmonter lors de la construction de mouvements politiques controversés aux États-Unis est d'établir des liens qui transcendent les lignes de fracture ethno-raciales. Récemment, nous avons pu observer quelques développements positifs, comme la grève des enseignants à Chicago en 2012 qui a défié avec succès les politiques d'austérité du gouvernement en mobilisant une coalition multiraciale d'organisations de terrain. D'autres indicateurs affaiblissent cependant notre optimisme, comme par exemple cette récente étude du Pew Research Center qui révèle que seulement 33 % des Hispaniques déclarent soutenir le mouvement *Black Lives Matter* (BLM). Cela va sans dire que le besoin de construire des coalitions multiraciales se fait désormais plus urgent que jamais. Quelles conséquences envisagez-vous sur cette question particulière pendant la présidence de Trump ?

Jeff Chang: La différence, cette fois, si on compare à d'autres périodes ayant suivi des élections présidentielles au cours du dernier demi-siècle, c'est que les mouvements pour la justice ont été activés sur le terrain. Ces cinq dernières années, les jeunes se sont mobilisés avec le mouvement Occupy Wall Street pour réclamer une justice économique, avec le mouvement des immigrés sans-papiers pour promouvoir une justice migratoire et les droits des immigrés, et bien sûr, avec le mouvement de *Black Lives Matter*. Plus récemment, les défenseurs d'une justice climatique et les activistes des droits des Amérindiens se sont unis à Standing Rock pour bloquer la mise en chantier d'un oléoduc dans le Dakota du Nord (*Dakota Access Pipeline*) qui traversait des territoires amérindiens et le fleuve Missouri. En outre, choqués par la misogynie de Trump et les attaques répétées contre les droits reproductifs des femmes, les groupes de défense des droits des femmes se rassemblent pour se mobiliser.

La présidence de Trump pourrait mobiliser un mouvement d'opposition prêt à infiltrer le courant dominant, tout comme celle d'Obama avait contribué à consolider les franges de la droite. Un scénario possible verrait les féministes, militants écologistes, musulmans, Afro-Américains, Latinos, et Américains d'origine asiatique s'unir contre un ennemi commun. La grande incertitude, c'est de savoir si cette gauche peut lancer un appel à la classe ouvrière

blanche. Si c'est le cas, on peut alors envisager qu'il y aurait là les germes d'un réaligement politique en vue d'une élection dans un futur pas si lointain.

La Vie des Idées : Dans votre dernier livre *We Gon' Be Alright*, vous vous employez à explorer l'identité asiato-américaine aux États-Unis. De telles réflexions dans le contexte français sont rares, alors même qu'un mouvement assez important de lutte contre le racisme s'est dessiné au sein de la communauté chinoise à Paris. En septembre dernier, quelque vingt mille personnes ont participé à une manifestation pour protester contre le racisme anti-asiatique suite à l'attaque meurtrière d'un homme d'origine chinoise. Les résidents chinois de quartiers populaires comme Belleville se sont plaints d'être pris pour cibles par des jeunes d'origine africaine et nord-africaine, attisant la peur du communautarisme. Pourriez-vous expliciter le caractère intermédiaire de la place des Américains d'origine asiatique aux États-Unis ? L'expérience asiatique aux États-Unis peut-elle nous aider à comprendre les problèmes que les personnes d'origine asiatique rencontrent aujourd'hui en France ?

Jeff Chang : Dans la hiérarchie raciale des États-Unis, les Américains d'origine asiatique se situent entre les Noirs et les Blancs, ce qui signifie que nous (les Asiato-Américains) sommes différenciés comme un « autre » racial, tout en jouissant de certains privilèges raciaux. Le concept de race apparaît comme un problème visuel : il prend sa source quelque part entre l'apparence et la perception d'une différence. Étant différents, il nous est difficile de nous montrer comme n'étant pas « autre ». Ainsi, notre différence indique de façon permanente une origine étrangère. Nous sommes irréductiblement des étrangers.

Certains stéréotypes datant du colonialisme, comme l'image du « Chinois maladif », nous font passer pour faibles. S'ajoutent à cela des stéréotypes plus récents selon lesquels les immigrants venant d'Asie de l'Est ont tendance à amasser leur argent, soit en le gardant chez eux ou en se baladant avec des gros billets. À cause de cela, des voleurs opportunistes ont commencé à cibler les immigrants. Ce genre de « savoirs », aussi souvent inexacts qu'exact, a largement circulé. Les récits de vols prenant pour victimes des immigrants qui sont ensuite suivis de manifestations d'immigrants trouvent leur origine dans l'arrivée des immigrants chinois aux États-Unis au milieu du XIXe siècle. Aujourd'hui, ce genre de faits trouve écho en Amérique, en Europe, en Afrique.

Pour les Américains asiatiques, être dans cet entre-deux veut dire que lors de conflits raciaux, ils peuvent se permettre de ne pas se prononcer, décider de ne pas prendre position, et peuvent toujours se réserver le privilège de se désengager. Mais cela veut également dire que s'ils décident de ne pas rester neutres, il se peut qu'ils choisissent de se rallier au pouvoir racial (le genre de pouvoir limitant le droit des autres) ou avec l'équité raciale (le genre d'équité ouvrant plus de libertés pour tous). Le *Movement for Black Lives* a fait appel aux Américains asiatiques pour qu'ils se rallient à cette dernière option, mais les Américains asiatiques ont été divisés dans leur réponse.

Fin 2014, les protestations contre les meurtres de Michael Brown et Eric Garner par des policiers ont donné lieu à des manifestations nationales auxquelles se sont associés de nombreux Américains d'origine asiatique. Peu après, un policier de Brooklyn débutant, Peter Liang, a dégainé son arme lors d'une patrouille dans un immeuble de logements sociaux d'East New York. Arme au poing, il a ouvert une porte au huitième étage et, affolé par un bruit, tiré une balle dans la cage d'escalier qui était plongée dans l'obscurité. La balle a ricoché et atteint en plein cœur Akai Gurley, un jeune père de famille noir, le tuant sur le coup. Gurley avait simplement décidé de ne pas prendre l'ascenseur juste avant que Liang ne tire. Alors que Gurley agonisait au sol, Liang ne lui a apporté aucun secours médical, et s'est inquiété auprès de son partenaire de la possibilité de perdre son travail .

Lorsqu'il a été inculpé, des mois après que l'officier de police qui avait étranglé Eric Garner a été relâché, des manifestants sino-américains ont brandi des pancartes proclamant : « Justice pour Peter Liang ! Stop aux boucs émissaires ! » Un porte-parole pour une prétendue coalition pour les droits civiques des Américains d'origine asiatique dont personne n'avait jamais entendu a déclaré que « sans Ferguson et sans Staten Island, Peter Liang n'aurait peut-être pas été inculpé. »

Leur raisonnement semblait être que le meurtre d'Akai Gurley était moins passible de poursuites du fait qu'il avait été commis par un officier de police d'origine asiatique. En outre, ils semblaient insinuer que si des centaines de milliers de personnes n'étaient pas descendues dans la rue dans un mouvement de liberté contre les violences de l'État, cet officier de police sino-américain aurait pu bénéficier de tous les privilèges offerts à un policier blanc qui ôterait la vie à une personne noire. Ils voulaient que Peter Liang soit vu comme blanc, et que les Américains d'origine asiatique bénéficient des privilèges associés au fait d'être blanc. Quand Liang a été reconnu coupable, ils ont une nouvelle fois décrié l'injustice présumée de la situation. Mais quand Liang a été condamné, par un juge asiatique qui plus est, à cinq ans de mise à l'épreuve, ils se sont tous tus.

Être dans l'entre-deux signifie que les décisions que les Américains asiatiques prennent lorsqu'ils s'engagent dans le débat racial ne sont pas sans danger. Mais nous ne pouvons pas non plus nous permettre de garder le silence face au racisme. En fin de compte, nous devons pouvoir prendre position en faveur d'une société morale et juste pour tous, une société exempte de tout privilège racial.

Publié dans lavedesidees.fr, 8 novembre 2016.